

«La Chine a fait de moi un Européen»

JEAN FRANÇOIS BILLETER Le sinologue genevois publie un livre magistral sur la guerre entre deux traditions politiques, la chinoise et l'europpéenne, dont l'issue déterminera notre avenir

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC KOLLER
@frederickoller

«Petit livre» après «petit livre», comme il nomme ses essais, Jean François Billeter construit une œuvre monumentale. Sinologue de réputation internationale, notamment pour ses travaux sur Chouang-tseu, le Genevois d'adoption explore l'esprit humain en empruntant des sentiers qui ne cessent de surprendre. Ses «petits livres» – entre 100 et 200 pages – sont autant de perles forgées par l'économie du langage, la précision du vocabulaire, la clarté des idées et le respect du lecteur. Ils forment une vaste exploration des ressorts du savoir et de l'action. Ils livrent surtout du sens dans un monde de plus en plus confus. Dans sa dernière livraison, *Pourquoi l'Europe – Réflexions d'un sinologue*, Jean François Billeter cite un aïeul chinois: «Si l'Europe échoue, nous sommes perdus.» Cela pourrait être un résumé de son propos. C'est aussi ce qui justifie son combat. Car il s'agit bien d'un livre de combat livré au cœur d'une guerre des idées qui se déroule ici, et aujourd'hui.

Les Européens savent qu'ils vivent sous la menace du dérèglement climatique, du terrorisme, des extrémistes droites. Ils doivent prendre conscience, d'après vous, qu'ils vivent aussi sous celle que fait peser sur eux le régime chinois. Que voulez-vous dire? Que ce régime suit, par nécessité, une double stratégie: mettre la main sur toutes les ressources qu'il faut pour que la Chine soit une grande puissance et le reste, combattre en Chine même et partout ailleurs les idées qui peuvent servir à le remettre en question.

Vous écrivez qu'il a déclaré la guerre à l'Europe, politiquement parlant. Oui, des documents internes du parti qui nous sont parvenus l'attestent. En Chine même, les membres du parti ont pour devoir de combattre par tous les moyens les «valeurs occidentales», c'est-à-dire démocratiques. Sur le plan international, cette même guerre est livrée de façon cachée.

Nos dirigeants politiques, nos chefs d'entreprise sont pourtant convaincus que Xi Jinping prône le multilatéralisme... C'est du multilatéralisme à la chinoise, comme le «socialisme à la chinoise» que son régime prétend incarner. Au lieu d'écouter ce qu'il dit, il faut regarder

ce qu'il fait. Mais je pense que cela ne suffit pas et que, pour comprendre ce que sont la Chine et le régime chinois d'aujourd'hui, il faut se référer à l'histoire. C'est ce que je fais dans le bref ouvrage qui paraît ces jours-ci.

«Il faudra abolir le capitalisme parce qu'il soumet l'être humain à une fin qui n'est pas la sienne»

Vous partez en effet de l'histoire chinoise, que vous avez enseignée. Que nous apprend-elle? A notre propre histoire, nous donnons un sens. Je me suis souvent demandé si nous pouvions en donner un à l'histoire chinoise. J'ai fini par trouver qu'elle en prenait un lorsque nous l'envisageons, comme je le fais dans mon essai, sous l'angle que voici: ce qui me paraît caractériser le plus profondément la Chine dans la durée, c'est une certaine conception du pouvoir et de son usage, autrement dit une tradition politique. Quand nous mettons cette tradition politique en rapport avec la nôtre, elles s'éclairent l'une l'autre. La chinoise est plus ancienne et plus continue, la nôtre plus jeune et plus composite.

Et cette tradition politique chinoise, comment la définir? Après un rapide rappel de l'histoire, dans son déroulement, je relève huit traits permanents de la conception chinoise du pouvoir et de son exercice – qui se retrouvent tous (je l'ai découvert en écrivant) dans le régime actuel, sous une forme modifiée à certains égards évidemment. Vous voyez que, tout en prenant du champ, je pose des questions de fond et que l'histoire éclaire le moment présent.

Mais d'où vient cette conception chinoise du pouvoir, comment vous dites? Elle a deux sources, l'une très ancienne, l'autre moins. La première est un régime qui a été créé aux environs de l'an 1000 avant notre ère. Il divisait la société en une sphère dominante et une sphère dominée. La sphère dominante était une hiérarchie savamment organisée dans laquelle la répartition du pouvoir, les liens

de parenté et les rites religieux (ceux du culte des ancêtres) coïncidaient rigoureusement. Ce système est la matrice première de la tradition politique chinoise. On peut l'associer au confucianisme. L'autre source est très différente. A la fin de l'Antiquité, la Chine s'est divisée en principautés qui, parce qu'elles se faisaient la guerre, sont devenues des États puissants, où se sont développées des techniques de domination d'une efficacité redoutable. Elles ont eu leurs théoriciens, que l'on appelle les «légalistes» en français, un terme malheureux. L'empire a été créé en 221 avant notre ère. Il a reposé dès le début sur la fusion de ces deux traditions, très différentes à l'origine. Les techniques de domination ont été étendues à l'empire entier et le confucianisme a été adopté comme idéologie officielle: il habitait de la vertu d'obéissance et de respect de l'autorité un système de domination qui assurait sa pérennité.

Il semble donc y avoir une certaine confusion dans les esprits, chez nous, en ce qui concerne le confucianisme... Oui, et je crois qu'il importe de la lever. Nous confondons deux choses très différentes: l'idéologie impériale, qui s'est placée sous l'autorité de Confucius, et Confucius lui-même, qui a vécu trois siècles avant l'empire, un personnage attachant qui nous

PROFIL

1939 Naissance à Bâle, de parents neuchâtelois.

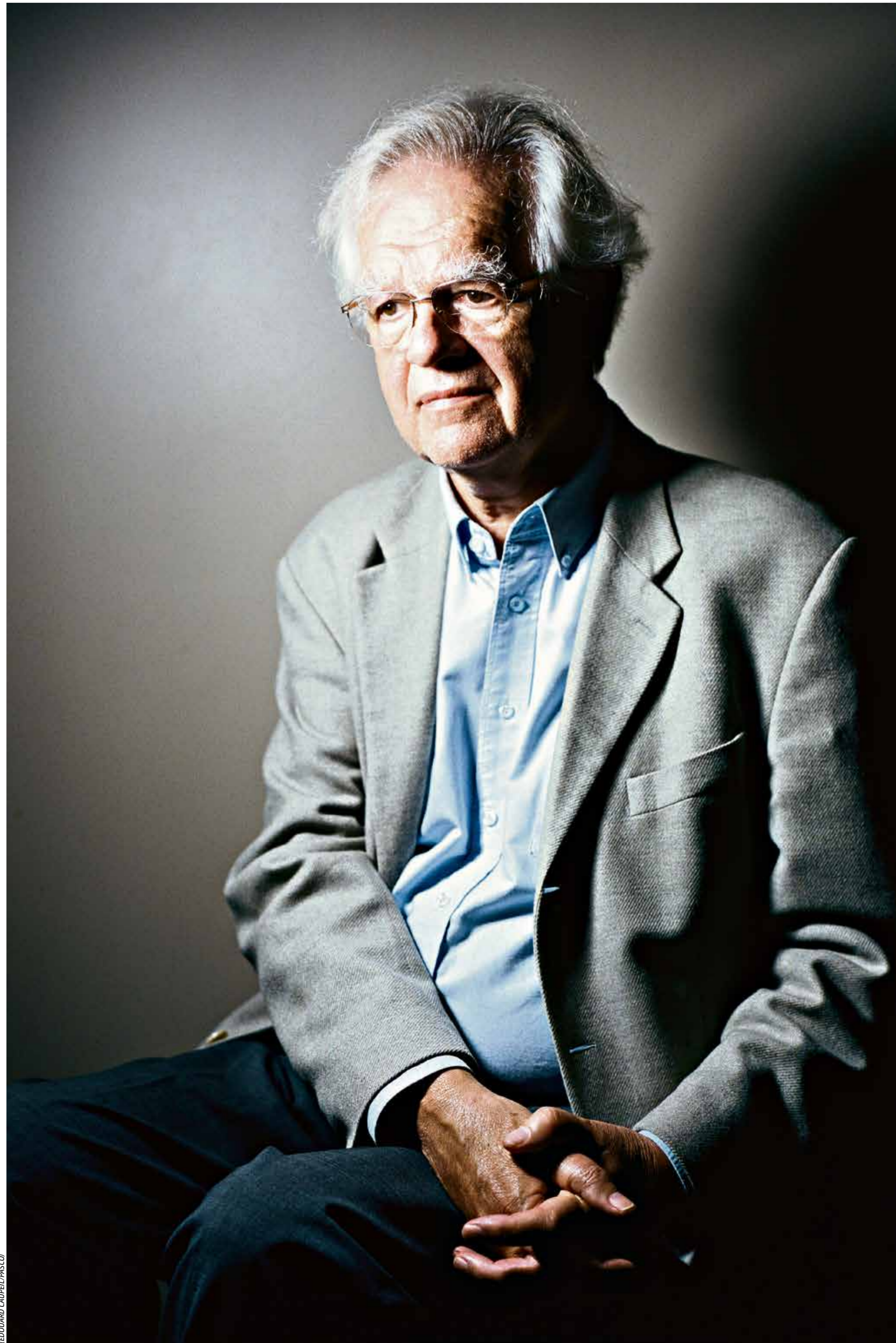
1961 Licence ès lettres à Genève.

1962-1971 Études de chinois à Paris, Pékin, Kyoto, Hongkong, soutenues par le FNRS.

1972 Développement progressif des études chinoises à l'Université de Genève.

1999 Retraite anticipée, pour pouvoir travailler comme il l'entend.

2000 «Chine trois fois muette», première publication aux Éditions Allia, à Paris, suivie depuis d'une douzaine d'autres.



EDOUARD CHUVEIL/PASCIO

est connu par ses *Entretiens*, notés par la deuxième génération de ses disciples. On ne comprend rien si l'on ne distingue par les deux choses. Il y a des parallèles à faire avec l'histoire du christianisme.

Et la question est d'actualité... Oui, de la plus haute actualité, puisque le régime actuel se réclame du confucianisme. Il faut comprendre que, ce faisant, il se réclame non de Confucius, mais de l'idéologie impériale. Nous sommes là au cœur non seulement de l'actualité, mais aussi de l'histoire chinoise du XXe siècle. Le coup d'envoi de la révolution chinoise a été le mouvement étudiant de 1919, dont les mots d'ordre étaient «Science et démocratie» et «À bas la boutique à Confucius!» Aujourd'hui la boucle est bouclée, le parti a imposé le retour aux atavismes de la tradition, peut-être pour longtemps.

Il paraît que le président Macron a profité d'un moment pour se rendre au temple de Confucius, lors de sa dernière visite en Chine... C'est ce que j'ai entendu dire. En allant s'incliner devant le Sage, il a voulu se mettre en odeur de sainteté. Voilà le ridicule où l'on tombe quand on ne connaît pas l'histoire!

Mais n'est-il pas dur, quand on a consacré des décennies à l'étude de la Chine, comme vous l'avez fait, d'aboutir à un tel bilan? Oui et non. D'une part, l'évolution du régime chinois et de la société qui est sous son emprise m'inquiète, me fait même peur. Mais, d'autre part, quelle expérience extraordinaire, quelle leçon d'histoire, quel sujet de réflexion! L'essentiel tient toutefois en ceci: la Chine a fait de moi un Européen.

Que voulez-vous dire? Que l'Europe est devenue mon principal souci. Je la sens menacée. Contrairement à la Chine, qui sait où elle va, elle est devenue incapable de tirer de son histoire une idée de son avenir. C'est d'un projet qu'elle a besoin pour reprendre en main son destin. Or il en est un qui découle de son histoire. Cette conviction est au cœur de *Pourquoi l'Europe*.

Pouvez-vous le résumer, ce projet? Il est difficile de le présenter en moins de mots que je ne le fais dans ce petit ouvrage.

Essayez... Il est double, politique et philosophique. L'idée politique, que j'emprunte à Ulrike Guérot – une idée que j'ai déjà exposée dans un précédent ouvrage, *Demain l'Europe* (Allia, 2018, 47 p.), et que je reprends dans celui-ci – est d'aller à terme vers une République européenne. L'idée philosophique est que cette république ne se réalisera un jour que si elle est nourrie par une interrogation sur le genre de société que nous voulons pour nous-mêmes et pour l'avenir. Je qualifie cette interrogation de «philosophique» parce qu'elle doit porter en fin de compte sur ce que nous sommes et sur le besoin le plus fondamental qui nous caractérise, en tant qu'êtres humains. J'y réponds à ma façon. Pour moi, son besoin fondamental, qui est aussi son désir le plus profond, est, pour chacun, de parvenir à s'affirmer pleinement en tant que sujet. Tous les autres besoins, tous les autres désirs peuvent être sub-



Calligraphie (chinoise) classique, sous la forme d'un estampage pris sur une stèle (d'époque Tang) et sous la forme d'un autographe (d'époque Song).

sumés sous celui-là. Et je défends l'idée, qui n'est pas du tout dans l'air du temps, qu'il est à notre portée de nous fonder, en la matière, non sur des préférences, des opinions ou des produits de notre imagination, mais sur une véritable connaissance du sujet humain. C'est sur ce point que j'ai le plus de peine à me faire comprendre pour le moment. Notez que, si le besoin-désir essentiel de chaque être humain est de réaliser son autonomie, que telle est la fin de son existence et que telle doit donc être la fin des sociétés, il faudra abolir le capitalisme parce qu'il soumet l'être humain à une fin qui n'est pas la sienne. Voilà. J'ai tenté de résumer parce que vous me l'avez demandé.

Quelle sont-elles? J'hésite à les nommer, car elles doivent être entendues et méditées avec rigueur. Prises à la légère, elles ne peuvent que susciter des malentendus.

«Je considère que l'histoire contemporaine de la Chine est une tragédie»

Donnez-nous en tout de même une idée. Je prends le risque. La première est que la Chine n'a pas connu avant l'époque contemporaine l'idée de liberté. Je précise que je parle de l'idée, non de la chose. Le besoin de liberté est universel et n'a pas été plus faible en Chine qu'ailleurs, mais il ne s'y est pas conjugué avec l'idée, qui est une invention grecque dont je retrace brièvement la genèse. La conséquence est que ce besoin s'y est exprimé sous forme de «libertés négatives» dont je passe en revue les plus caractéristiques. Cela va de l'ermite taoïste au fonctionnaire qui se retire, ou au hors-la-loi redresseur de torts, par exemple.

Et l'autre thèse? En vous la donnant, je m'aventure encore plus, car elle ne se livre pas en quelques mots. Elle porte sur l'autonomie du sujet qui est au cœur du projet philosophique dont il a été question tout à l'heure. Cette autonomie n'est pas une notion abstraite,



Seau contemporain dans le style archaïque. De droite à gauche: «shanyue», lune de montagne, la lune paraissant au-dessus de la montagne.

mais un accomplissement humain que beaucoup ont connu, en Chine comme en Europe. La différence est qu'en Chine, ceux qui l'ont réalisé ont été considérés comme des êtres hors du commun, porteurs d'une sagesse non communicable, tandis qu'en Europe la recherche de cette autonomie est progressivement devenue l'aventure de l'Europe et l'aventure de l'âge moderne. En Europe, nous pouvons en observer la progression inégale et compliquée dans beaucoup de domaines différents. Qu'elle ait donné lieu à des incertitudes, des égarements, des perversions ne change rien à sa nature profonde. Il est un domaine où elle a pleinement abouti: celui de la musique. C'est ce qu'Ernest Ansermet a démontré dans son extraordinaire mais difficile ouvrage, *Les Fondements de la musique dans la conscience humaine*.

Vous consacrez deux chapitres à sa pensée. Oui, parce qu'elle a beaucoup compté pour moi et qu'elle a été mal comprise jusqu'ici, me semble-t-il. Ansermet fournit par la musique, dont il avait une connaissance intime, faut-il le dire, l'exemple d'une maturation que l'Europe a connue dans ce domaine-là, qu'elle seule a connue, mais qu'elle est encore loin d'avoir réalisée dans d'autres. Il entrevoit une possibilité qu'elle portait en elle – la possibilité à laquelle je crois aussi. Comme Ansermet l'explique très bien, elle n'y était pas prédestinée. L'aventure est née d'une série d'accidents de l'histoire. Le hasard a fait qu'ils se sont produits en Europe, pas ailleurs. Le drame de la Chine tient aussi à cela: elle a abordé l'âge moderne sans avoir connu préalablement cette lente gestation. ■

